

UN DUEL

N'allez pas croire que je vous soumette le scénario d'un opéra ou que je vous résume le dernier film mexicain "donné" hier, entre une aude, cieuse adaptation de Salammbô et quelque nouvelle mésaventure du fantasiste Charlot! Non! Je ne fais que vous rapporter fidèlement une histoire—oh! américaine à l'excès!—mais dont pas un détail n'est inventé. C'est un Italien né en Argentine qui récemment me l'apprit.

Il y a bien des années, dans une des fermes les plus riches des environs de Parana, vivaient deux rudes troupeaux et que leur maître tenait pour ses meilleurs serviteurs. Le plus âgé, Domingo, était de taille médiocre, trapu, avec des mains énormes, un col de buffle et de petits yeux d'acier dans une face tourmentée, couleur de vieux cuir. L'autre, Emilio, plus élané et tout aussi fort, n'était guère plus pâle, mais des regards presque doux atténués les duretés moins irrégulières de sa longue figure d'enfant sauvage. Tous deux étaient fils de la pampa. Peu de cavaliers égalient leur hardiesse; peu de tireurs étaient aussi adroits. A force de vivre côte à côte, ils étaient devenus amis; par exemple, il était bien rare de leur entendre échanger une parole.

Un matin, sous la véranda qui entourait les chambres du maître et de la maîtresse, ils aperçurent une jeune servante qui brossait un habit. Ils se la montrèrent silencieusement. C'était une créole qui venait d'entrer au service de la fermière. Rien d'aussi joli, d'aussi gracieux ne leur était encore apparu. La petite portait un châle rouge et un grand peigne d'écaïlle qui miroitait dans la lumière. Elle les aperçut et leur sourit. Ils s'effarouchèrent, car ils étaient timides, bondirent en selle et disparurent au grand galop. Ils crurent entendre rire derrière eux, mais ils n'osèrent se retourner.

Ce jour-là, ils furent encore moins bavards que de coutume; pas un mot surtout ne fit allusion à la petite. Pourtant Domingo et Emilio ne pensaient qu'à elle. Le soir, ils l'attendirent chanter; ils se cachèrent sous les arbres pour l'écouter. Ils la virent se pencher au balcon de la véranda comme si du regard elle cherchait quelqu'un dans la cour. Et de toute la nuit ils ne purent fermer l'œil.

La chambre des deux hommes donnait sur un verger où Inès venait souvent cueillir des fruits pour sa maîtresse. De leur fenêtre ils la regardaient. Elle allait et venait en fredonnant des airs de son pays, la tête dans les branches, s'élevant sur la pointe des pieds pour mordre à même, comme une petite bête gourmande, aux lourdes grappes bleues qui lui battaient les joues.

Un soir, ils descendirent et osèrent s'approcher; elle voulut bien causer avec eux. Elle revint à la même heure le lendemain et les jours suivants. Ils étaient là avant elle. On se séparait lorsque l'ombre s'épaississait, le châle rouge semblait devenu noir.

Un après-midi que les deux amis étaient étendus dans l'herbe haute, surveillant les troupeaux, le plus jeune, le plus beau, rompit tout à coup le silence.

—Domingo! dit-il, j'ai envie de me marier.

L'autre répondit tranquillement: —Marie-toi, Emilio.

Et les muscles de son visage tourmenté ne bougèrent même pas; aucune lueur ne courut dans ses petits yeux d'acier.

Des semaines passèrent; Domingo ne se trouva jamais plus sur le chemin de la petite créole. Les deux amis n'échangèrent aucune confiance jusqu'au jour où, dans l'herbe haute, Emilio parla encore:

—Domingo! Inès m'aime et j'ai demandé sa main au maître... Il consent...

Cette fois, l'homme au col de buffle ne répondit pas.

Le lendemain, Emilio fut trouvé poignardé dans son lit. Domingo avait disparu et à la place du meilleur cheval de l'écurie, on ramassa six pièces d'or. L'assassin, parait-il, n'était pas un voleur!

Inès désespérée sanglotait, la face contre terre, ou debout trépanait en menaçant le vide. Personne n'avait hésité à accuser Domingo. Sans tarder on apprit qu'il s'était réfugié très loin, dans les montagnes du nord-ouest où, pour échapper à la justice, il s'était enfilé parmi des rebelles que commandait alors le colonel Marquez.

Un soir, deux partisans du chef fameux amenèrent devant sa tente une jeune fille aux traits délicats et énergiques qu'ils avaient surprise, égarée dans un ravin. Un grand peigne d'écaïlle soulevait la mantille qui s'enveloppait. On l'interrogea.

—Colonel Marquez, dit-elle en croisant fièrement les bras, je me nomme Inès Urquiza et je viens te demander justice contre Domingo Sylva, qui s'est caché lâchement parmi tes hommes après avoir tué plus lâchement encore mon fiancé qui s'appelait Emilio Alvarez et qui était beau.

—Si tu étais un homme, répondit brutalement le chef, je te donnerais une arme et tu réglerais toi-même tes affaires avec ton Domingo!

—Colonel, je ne suis qu'une fem-

DEUX JOLIES VUES DE BILOXI, MISS.



En haut, coup-d'œil de la plage de la charmante ville d'eau, sur le Golfe du Mexique, Biloxi. A gauche, le phare qui jette ses rayons loin sur les eaux de la baie. En bas, promenade bordée de palmiers.

me, mais j'ai le courage et la force d'un homme. Donne-moi un fusil.

On riait. Le colonel imposa le silence.

—Soit! dit-il. A demain matin.

Et il rentra dans sa tente. Domingo, apprenant la nouvelle, haussa ses puissantes épaules et refusa tout net de se battre avec une femme. Marquez le fit appeler et le menaça, s'il persistait dans son refus, de le chasser honteusement du camp.

A l'aube, Inès et Domingo, armés de carabines furent conduits dans une prairie. Tous les rebelles assistaient à la rencontre. La petite était calme et on l'admirait. Au signal donné, Domingo tira et sa balle brisa le peigne de la jeune fille. Inès ne parut même pas s'en apercevoir. Elle épaula et lentement visa l'homme qui, appuyé sur sa carabine, la défiait du mauvais regard de ses petits yeux. Le coup partit. Domingo mortellement atteint tourna sur lui-même et s'abattit dans l'herbe.

Des applaudissements éclatèrent, des chapeaux furent lancés vers le ciel, et le colonel qui félicitait Inès fit ramasser les débris du peigne qu'il voulait conserver en souvenir de la brave petite créole.

Tout en rattachant ses cheveux, elle réclama le cheval de ses maîtres; puis, refusant l'escorte qu'on lui offrait, le fit seller et le ramena à la ferme.

Après avoir raconté ce qu'elle avait fait, la jeune fille alla prier sur la tombe de son fiancé, puis demanda les six pièces d'or laissées par l'assassin en échange du cheval. Elle les noua dans une pointe de sa mantille, s'agenouilla devant ses maîtres, leur dit sa résolution d'entrer au couvent et, après leur avoir baisé les mains, Inès Urquiza s'en fut porter aux soins dont elle allait partager le voile, l'or maudit qu'elle destinait à leurs pauvres et qui brailait ses doigts à travers la dentelle noire.

—André Doderot.

LES MEFAITS DE LA POUDRE

UNE PRIERE AUX DAMES

Je trouve les femmes charmantes en général. Je vais plus loin: je les trouve, en général, raisonnables et je ne vois pas pourquoi on leur refuse le droit de vote. Cette profession de foi émise, je suis plus à l'aise pour leur adresser un petit reproche et une grande prière.

Elles aiment trop à jouer avec la poudre.

Quelles nous épargnent les méfaits de la poudre!

Je parle, bien entendu, de la poudre de riz. C'est très gentil à voir, une jeune personne en train de se sucer le bout du nez en faisant des mines devant un petit miroir, et je comprends les chansonniers qui ont envié, dans leurs versets cueillis, le bonheur des huppées. C'est très gentil à voir mais surtout de loin.

De près, avouons-le, c'est un peu gênant. D'abord, ce maquillage public, habituel aujourd'hui, au bureau, au théâtre, au restaurant, dans la rue, à quelque chose qui choque invinciblement ceux même qui ont le plus de respect pour la beauté féminine. Et puis ce poudrage est... comment dirais-je... tant pis! tachonne le mot, il n'est pas propre. Le nuage qui s'échappe de la houppette salit les fourrures de la dame, picote le nez de son voisin, tache de frimas son habit noir. Au restaurant surtout, il est insupportable, car le goût de la poudre de riz, je vous l'affirme, gâte les meilleures sauces.

Mesdames, je ne vous demande pas de ne pas vous poudrer. Je vous supplie d'y mettre quelque discrétion.

Poudrez-vous dans de petits coins. Poudrez-vous sans qu'on vous voie. Votre teint n'y perdra rien.

Et nous pourrions croire qu'il est naturel.

—Georges Martin.

UNE INTERVIEW DE WELLS

C'est la "Nouvelle Revue" qui rapporte cette blaisante anecdote:

"Comme beaucoup d'hommes en vue, G. H. Wells n'a nulle inclination pour l'interview.

"Pendant un des rares jours chauds de cet été inclement, il accomplissait une promenade près de sa résidence, en Essex, lorsqu'il entendit des pas derrière lui. Du coin de l'œil, il vit un inconnu qui se hâta pour le rejoindre. Convaincu qu'il avait affaire à un "Interviewer", G. H. Wells marcha plus vite et prit un chemin de traverser. Mais l'inconnu, plein de constance, s'engagea dans le sentier étroit. Comme Wells, il sauta par-dessus une haie, comme lui, il traversa une large prairie. Las de l'effort fourni, Wells à l'ombre d'une meule de foin attendit l'inconnu. Il était résigné.

L'autre parla.

—Je croyais que vous ne vous arrêteriez jamais. Connaissez-vous une auberge dans les environs? Je meurs de soif. Tout pour un verre de bière!"

Le Venezuela possède des insectes qui pèsent une demi-livre.

LE SECRET DU BONHEUR

Etre heureux? c'est bien simple et peu de chose à faire!

C'est d'abord d'être bon et d'aimer son devoir.

Se contenter de peu, vivre toujours d'espoir.

Ne demandant à l'or que le strict nécessaire!

D'accepter en chrétien les chagrins, les douleurs.

Dont chacun a sa part! De penser, lorsqu'on souffre.

Aux blessés, aux vaincus dont la vie est un gouffre.

D'angoisses, de tourments, de misère et de pleurs.

Mais de jouir aussi des joies et des tendresses.

Qu'on trouve dans son lot, réprimant ses desirs.

Cherchant dans l'amitié les plus divins plaisirs.

Et dans l'affection l'idéale richesse!

De travailler, lutter, méprisant les honneurs.

Et la gloire... en plaignant les envieux moroses!

De croire et de chanter, ne cueillant que les roses.

Qu'on trouve... si l'on veut... au chemin du Bonheur!

C'est de garder toujours de nous-même, Nous dévouant sans cesse autant que nous pouvons!

Et surtout d'aimer d'un grand amour suprême.

En forgeant le Bonheur de ceux que nous aimons!

—André Soriac.

—André Soriac.

—André Soriac.

LONGEVITE

L'ART DE VIVRE LONGTEMPS TOUT EN RESTANT JEUNE

On vit vieux en France. Il n'y a pas un seul département qui n'ait quatre ou cinq centenaires, et les nonagénaires sont légion. Nulle part la vieillesse n'est plus indulgente, souriante et légère. Elle prêche généralement d'exemple une douce philosophie, qu'approuveraient Horace et Anacréon.

Le peintre Claude Monet, qui vient d'être opéré avec le plus grand succès, même à Giverny l'allégre existence d'un artiste terrien, levé à l'aube pour broser une toile ou tailler ses rosiers, arroser ses laitues et ramer ses pois.

Son camarade Guillaumin, le peintre creusois, non moins ingambe, fait encore la chasse au paysage, et ce n'est que l'an dernier que son médecin lui a interdit de peindre d'après nature les matins de givre et les neiges au soleil.

Guillaumin et Monet ne sont point ennemis d'une bonne bouteille et d'un fin petit verre, suivant en cela l'exemple de leur aîné le peintre Harpignies, qui considérait l'absinthe comme un préventif à tous les maux.

Harpignies, se plaignant d'un léger embarras gastrique, reçut de son docteur le conseil d'user d'eau de Vichy. A quelque temps de là, le médecin lui demanda s'il se trouvait bien de ce régime.

—Je vous crois! Je la fourde dans mon absinthe, votre eau de Vichy... C'est épatant!

Jusqu'à la fin de leur vie, qui fut longue, Degas, presque aveugle, fit des mots terribles, et Renoir, affligé de rhumatismes, peinait des tableaux charmants.

La littérature n'offre pas moins d'exemples de longévité gaie. M. Anatole France—quand il ne cède point aux sollicitations de ses amis communistes—écrit et conte avec l'humour le plus fin. Il est ainsi dans la tradition de Voltaire, dont l'esprit ne désarma jamais et qui resta toujours fidèle au café.

L'Institut réunit, chaque semaine, nombre d'octogénaires et de nonagénaires dont la conversation est pleine de spirituelles saillies. Il serait intéressant de leur demander le secret de vieillir.

M. de Freycinet répondrait sans doute qu'il doit sa belle santé à la Suisse. Mais à quelle hygiène doit-il cette humeur malicieuse qui, naguère, avant son départ pour le Righi, l'incitait à déposer sa carte chez tous les candidats éventuels à son fauteuil de l'Académie française?

Et Clemenceau! Quel magnifique exemple d'énergie n'a-t-il pas donné dans tout le cours de son voyage aux Etats-Unis? A son retour, il a lancé des mots à l'emportée, comme toujours. Dans sa retraite vendéenne, il écrit... il écrit tant et tant que l'on croit qu'il écrit, lui aussi, ses mémoires!

Grand air, exercice régulier, régime sain, sans restrictions inutiles, travail, belle humeur semblent les règles ordinaires de la longévité.

Quant à savoir s'il vaut mieux, pour vivre longtemps, être marié, veuf ou célibataire, la question reste à résoudre. On sait que M. de Richelieu, qui fut le don Juan du dix-huitième siècle, la résolut en se mariant à quatre-vingt-deux ans!—Francillon.

En un mois, une chenille dévore six mille fois son propre poids.

—Francillon.

L'HYPOGEE DE TOUT ANK AMEN

De tous les côtés s'élève un concert de gémissements. Le grand orgue de l'indignation ajoute sa voix puissante aux plaintes des violoncelles. On vient de violer la tombe d'un Pharaon!

Il paraît que c'est un crime abominable. A y bien réfléchi, on s'étonne qu'une chose si simple puisse provoquer tant de clameurs. Les descendants de Tout Ank Amen, semblent-il, seraient difficiles à trouver et les intérêts de la science peuvent tout légitimer. Il est vrai que les Pharaons n'étaient pas tendres pour des crimes semblables. Ils nous en ont laissé le témoignage.

De tous les arrêts et pièces judiciaires qui ont pu être gardés dans les archives de l'ancienne Egypte, deux seulement ont bravé les rigueurs du temps. C'est le grand papyrus de Turin, que traduisit M. Déveria, et le papyrus Abbott, d'abord examiné par Brich et que le grand Maspero traduisit et publia avec un commentaire, en 1889, dans le recueil des "Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres."

On le trouve dans la deuxième partie du tome VIII de la première série (pp. 211-297). Et ce papyrus Abbott contient un certain nombre de pièces d'un procès en violation de sépultures, sous un Ramsès, le huitième ou le neuvième, de la XXe dynastie. Il faut le situer environ l'an XVI de son règne.

Ce papyrus Abbott ne contient, somme toute, que des pièces secondaires et une infime partie de tous les documents qui servent à la justice égyptienne, prodigieusement passagère, pour mener à bien l'instruction de l'affaire. Il nous manque toutes les enquêtes, les contre-enquêtes, les interrogatoires et les dépositions de cette "cause célèbre."

Voici le résumé de ce document:

1. Un procès-verbal d'enquête suivi d'un dépôt d'accusation contre un certain nombre de malfaiteurs qui ne sont pas nommés. Cette pièce devait être datée de l'an XVI.

2. Le récit d'un incident. Le lendemain du jour où l'enquête fut connue, un ouvrier ciseleur, habitant le quartier funéraire, déclara qu'en l'an XVI, en compagnie de deux amis, il pilla le tombeau de la reine Isis, dans le quartier ravagé de la nécropole. Celui-ci fut retrouvé intact et l'ouvrier reconduit à la ville et gardé à la disposition de la justice.

3. Le soir du même jour, un des magistrats convoqua les gens de la nécropole au temple de "Ptah neb Uas" et leur annonça que deux des accusés, les scribes Harshera et Pi-basa, avaient fait des révélations très graves.

4. Contamination des deux scribes et ordre de leur exécution par le Pharaon.

5. Procès-verbal de la séance où les ouvriers ciseleurs qui s'étaient faussement accusés furent acquittés.

—Francillon.

Faits Divers

Paris.—Les marchandises françaises transportées par voie aérienne sont passées de quarante-huit mille kilos, en 1920, à cent soixante-six mille, en 1921, et à trois cent quatre-vingt-huit mille, en 1922. Pendant la même période, le trafic postal est passé de moins de quatre mille kilos à plus de quarante mille. Le nombre des passagers de l'aéroport du Bourget est passé de six mille huit cents, en 1920, à treize mille trois cents, en 1921, et à dix-huit mille neuf cents, en 1922. La ligne Paris-Londres, occupe le premier rang avec deux mille cinq cents passagers et deux cent cinquante mille kilos de marchandises.

Paris.—Les journaux annoncent que vu le succès du raid Tozen-Biskra à travers El Oued (Algérie), raid exécuté par des automobiles-chenilles en deux étapes, la compagnie transatlantique organisera bientôt un service de touristes.

Paris.—En Indo-Chine, l'inauguration des canaux d'irrigation ont eu lieu, le 24 février, en présence de la mission parlementaire actuellement dans ce pays. Ces travaux permettront de mettre en valeur une superficie donnant à la récolte une plus-value annuelle. Le premier programme des travaux comporte l'aménagement, en dix ans, de deux millions six cent mille hectares. La seconde tranche des travaux portant sur les dix années suivantes comportera l'irrigation d'un million deux cent mille hectares.

Paris.—La presse parisienne signale avec plaisir les témoignages de sympathie donnés par les Etats-Unis, messages qui se multiplient continuellement. La cause de la France est bien comprise par une bonne partie de la population américaine. Cette cause qui est fondée sur la justice et la logique a été embrassée avec enthousiasme par une multitude de Yankees sachant mettre de côté les préjugés mesquins. Le correspondant des "Débats," à Washington, écrivait, ces jours derniers: "Le peuple américain n'a jamais entre-tenu de sentiments aussi amicaux envers la France que depuis l'occupation de la Ruhr qui a rappelé aux Américains les régions sinistrées que les Allemands n'ont rien fait pour restaurer."

Paris.—Les journaux français relatent les expériences de téléphonie sans fil faites par le poste américain de Bamberg. Il s'agissait d'émissions transatlantiques. Les propriétaires des postes privés de Paris ont distinctement entendu Mlle Bennett, chanteuse américaine. A Londres, Mlle Bennett a été parfaitement entendue.

D'après un télégramme reçu de Nice, les directeurs de Casino auraient de grandes difficultés à se procurer un orchestre nègre et seraient très embarrassés pour plaire à leur clientèle qui réclame des musiciens bien noirs.

Paris.—"Cinq ou six mois d'occupation de la Ruhr apporteront un changement complet à notre condition économique," a déclaré M. Louis Loucheur à la chambre des députés et il a ajouté: "C'est une guerre entre deux volontés et la plus ferme aura la victoire."

Paris.—"L'Intransigeant" compare la situation de la France et de l'Allemagne et il écrit: "L'Allemagne ne reçoit plus de la Ruhr ni charbon, ni produits métallurgiques. Elle vit sur ses stocks et sur les achats faits à l'étranger, achats coûteux qui ne pourront se prolonger longtemps. Dans les pays non occupés, le régime des restrictions a dû être établi."

Washington.—D'après les chiffres présentés à la commission des crédits de la Chambre, l'application de la loi sur la prohibition y compris les frais nécessaires par les procès intentés aux violateurs de cette loi, a coûté \$15-450,700 pendant la dernière année fiscale.

En outre ces procès ont pris 44 pour cent du temps des district-attorneys des Etats-Unis.

Le Congrès a voté \$9,500,000 pour assurer l'exécution de la loi sur la prohibition. M. Harris du département de la justice a déclaré devant la commission qu'un tiers des crédits de son département se montent à total à \$17,851,200 avaient été employé pour les procès relatifs à la prohibition.

RAID DE 700 MILLES FAIT PAR UN CHIEN

Denver, Colorado.—Un chien aréda, expédié à Saint-Joseph, Missouri, il y a trois semaines, est revenu chez son propriétaire, hier, après avoir parcouru une distance de 700 milles. Le nouveau propriétaire du chien, à Saint-Joseph, a fait savoir à celui qui l'a vendu que son chien était disparu depuis une semaine.

Quatre heures de travail de tête exige le même effort que dix heures de travail manuel.

AU BAL

—Colonel, vous rappelez-vous je jour où je vous ai refusé en mariage?

—Oh, madame, c'est le moment de ma vie que je me rappelle avec le plus grand plaisir.

Il faut 100 foles de morues pour faire un gallon d'huile.